Dominique Petitjean

# Le chemin de la page

# Le chemin de la page

*Quand, pour une trace*
*de son passage dans l'espace,*
*le corps s'efface.*

*« Car Je est un autre. Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute. Cela m'est évident : j'assiste à l'éclosion de ma pensée : je la regarde, je l'écoute …*

Arthur Rimbaud.

*Rien, cette écume, vierge vers*

Stéphane Mallarmé.

“RIEN”,
depuis cette réminiscence
par laquelle le hasard de ce qui suit commence
ne serait sans la page blanche qui assigne
mon “Je” à être cet “Autre”,
marionnette d'un langage
dont la justesse des rouages
articule la pensée de passage
que, sans le vide attracteur de la page,
mon esprit débile
resterait dans la marge immobile.

ASSIS au bord de moi-même
pour affronter la blancheur de la page qui ne change
au point que l'effort d'attention de ma vision
n'y décèle aucune ligne d'horizon
pour un poème,
le temps que des rimes chantantes enchaînent
à la bonne cadence des phonèmes
dont le son entendu reste le même
alors que le sens évolue quand les mots sont lus,
prennent sous ma main
la mesure du vide que leur absence prolongée
déverse en mon sein.

QUITTE à plagier le prince des poètes
qui, par le mot "Rien", ouvre son œuvre complète
obscure et pure à mesure des lectures,
le premier jet délivre bien souvent
un sésame à la phrase abstraite
qui restitue la persistance
de cette épreuve que j'avance :
que lorsque mes yeux cherchent à isoler
un point blanc sur la page immaculée
le vide qui s'installe dans ma tête
de s'agrandir ne s'arrête.

ARRIVE alors que l'hébétude de mon esprit
s'associe au vide blanc de la page qui s'agrandit
jusqu'à la crainte que les mots de mon délire
ne puissent plus le circonscrire,
si bien que ma plume qui a dépassé l'âge d'entretenir
l'ambiguïté de mon désir
dans des poèmes égrillards,
du vide infini de la page blanche qui m'aspire
dans les profondeurs de son nulle part,
en manque de sujet, s'en empare.

PLUTÔT que de céder au silence de la pensée absente
qui s'éternise sur l'écritoire,
j'assimile l'hébétude de mon esprit
à la blancheur de la page
que le flux du temps insécable n'altère dans son passage,
si bien que me vient l'espoir,
en transcrivant la vision du vide dans une image,
de traverser sans m'égarer dans les raturages
les années qui s'empilent dans un tiroir
avec la couleur du passée
que prennent leurs quatre saisons.

ALORS que remonte à la surface de la page blanche
la mémoire effacée d'un passé refoulé
ma plume de poète s'entête à ce que se déversent
de la fêlure qui me traverse
le flot d'encre noire de l'histoire
des souvenirs absents de ma mémoire,
mais comme ma plume buissonne
au gré des rimes qui chantonnent
dans les poignées de mots jetés
pour recouvrer l'oubli dans les méandres de la trace
qui ne s'efface dans l'espace,
elle ne peut-être dissociée
du vide des pages vierges qui m'attend.

SOIT je m'épuise à attendre
la survenance d'un point de repère
dans la blancheur ouatée de la page
dans laquelle l'attention de mon esprit se perd,
soit ma main s'aventure
à retranscrire dans l'écriture
le bourdonnement de l'hébétude
qui s'installe dans ma tête
quand le vide blanc de la page
qui s'impose à ma vue,
sur les biffures des moutures de la strophe décousue,
prend le dessus.

POUR que l'esprit ne flanche
dans la nuit blanche,
la muse s'amuse à ce que l'être désespéré
qui plonge sa plume manquant d'usage
dans le vide de la page
qui engloutit les autres vies
que jamais il ne saisit,
trouve une réponse élégante
à la nécessité de son geste.

JE remanie une énième fois
la mouture tarabiscotée
de la strophe raboutée
qui attestera l'obstination de mon geste
à reproduire avec justesse
ce moment où la blancheur de la page devient,
avec les rimes qui s'entendent sur un phonème
pour conter le poème
qui échappe à mon labeur,
le miroir d'un non-savoir
qui encourage le poète à y retrouver,
à toute heure,
son vide intérieur.

MES pensées m'apparaissent-elles
à mesure que les strophes acquièrent une forme
qui dit le vrai si elle est belle ?
Aussi je cisèle cette dernière qui se présente
pour imager le silence échangé avec ma page blanche
sans que ne m'en disent davantage
les rouages du langage
comme lorsque dans mon enfance,
je recopiais cent fois la pénitence
et que mon esprit hébété entrait en résonance
avec la blancheur du vide de l'aire vierge des pages
qui se remplissait de la tyrannie d'un rabâchage.

QUAND la strophe loufoque se disloque
sur la page dont l'aire vierge me convoque
aux heures où mon labeur est d'attendre
qu'un enchaînement de mots réussisse à me surprendre,
ma main se ressouvient des devoirs et des examens
auxquels je répondais faussement en quelques lignes,
poussé par la crainte que le vide blanc n'engloutisse
le temps imparti à ce que s'y tisse un récit factice
et que mon esprit ne puisse se raccrocher,
le premier surpris,
à la pirouette d'une idiotie.

RÉUSSIR à désancrer mes yeux
de leur plongeon silencieux
dans la blancheur immaculée d'une page
et de restituer, dans le bricolage d'un verbiage
aussi cohérent que plaisant,
la poursuite dans le vide infini
de la pensée absente de mon esprit,
entendu que le geste déterminé de ma main
de soumettre au dicta des rimes
le silence de l'insuffisance qui m'opprime,
s'arrête là.

SI ce poème s'impose sur le papier,
c'est moins pour détacher mon hébétude
de la blancheur indifférenciée de la page
que pour pointer la véritable nature
de ce vide intérieur
que ma plume déplace
en permutant des mots.

DÈS lors que la justesse du geste ne s'apprécie
qu'une fois la strophe réussie
je souligne les rimes qui sonnent
dans un charabia qui déraisonne
jusqu'à ce que, dans une tournure habile,
devienne facile
l'entrée en résonance de mon insuffisance
avec le vide blanc de la page affronté dans le silence
et que mon esprit débile,
rassuré de retrouver la persistance de la pensée absente
dans une image dont la blancheur est rayonnante,
se laisse envahir par la nuit noire de l'espace infini
silencieusement tombée
sur des épaules voutées.

COMME la basse continue du bourdon
prolonge le silence posé au début de la partition
la vacuité de mon être
se dilue dans la grisaille des lettres
aux heures du jour où,
entre les retours des plages de silence
d'une perpétuelle insuffisance,
se trame cette évidence
que, sans l'aire vierge illimitée des pages
où des strophes savantes émergent des raturages,
mes yeux ne verraient dans le blanc persistant du vide
le lieu où advient le merveilleux
comme dans celui noir des cieux.

LES mots usés du trousseau de mon esprit ballot
qui gouvernent la dérive de mes yeux
à la recherche d'un point d'ancrage
dans la blancheur étale de la page
ne rapportent de l'expérience de cette errance
rien d'autre que la trace laissée par la pensée absente
dans la ronde des heures,
si bien que les tournures ciselées
des pensées élaborées
se doivent de dissocier
sous un aspect trompeur
le vide de la page blanche
de celui de mon esprit vainqueur.

D'ALLER quérir le vide créateur
en haut à gauche de la page blanche suivante
permet à mon geste de gribouilleur
d'y brasser les mots de mon labeur,
et comme mon insistance
arrive à soutirer du sens du charabia obtus
qui prive mes yeux de la musique des rimes
avant qu'elles ne soient lues,
c'est dans le vide des pages vierges qui s'accroit
que dans une variation imprévue se déploie
mon écoute du temps qui passe
avec les mots que je n'entends pas.

SI, articulés par les rouages du langage,
des emboitements de rimes plates
ne restituaient sur le verso de la page,
dans une image dont la ressemblance flatte,
la blancheur immaculée de son recto,
la déraison de mon esprit ne réussirait à parcourir,
la transposition achevée de la page tournée
reflétant fidèlement la page blanche à venir,
le vide infini sans jamais en sortir.

PLUTÔT que de mystifier l'histoire du faux sage
qui, pendant des heures, ne détache son vide intérieur
de la blancheur immaculée de sa page,
je remise dans un tiroir
les strophes dont je ne saisis la subtilité
tant que leur tournure ne soit ciselée
et dont les plus ostentatoires,
rassemblées dans un grimoire,
souligneront l'effort de mon esprit à déjouer
une hébétude qui se complait à se fondre,
depuis mon plus jeune âge,
dans la blancheur des pages,
mais si la paresse de la vieillesse
ne menait à l'écrit de détresse
je n'en trouverais aujourd'hui le courage.

BIEN qu'aucune certitude ne m'oblige
à me séparer d'une phrase heureuse,
dois-je pour autant offrir une image trompeuse
de mon esprit qui oublie,
leurré par le pianotage de mes doigts
qui insuffle une tonalité qui n'est pas celle de ma voix
aux mots qui trompent le silence
du temps qui passe sans qu'une pensée ne s'avance,
que le poids de son hébétude ne varie
dans la vanité de l'histoire qui s'écrit.

JE suis cet insensé
qui, faute de posséder une histoire à raconter
autre que cette gageure de restituer
avec une poésie brodée avec des rimes démodées
l'inanité de sa pensée,
embrasse l'envers hébété de sa face
sur des pages vierges de trace
après s'être approché du silence impénétrable
que son miroir lui tend.

COMME le miroir du couloir réfléchit mon absence
depuis l'angle mort de ma présence,
ma page blanche me renvoie la plage de silence
que mon esprit ne franchit
tant qu'une trace ne soit laissée
par mon être qui s'évanouit
dans le vide de l'espace
car lorsque, dans un effort tenace, je pense,
c'est du silence qui s'ajoute au silence.

MAINTENANT que le vide s'est installé autour de moi
pour que l'ascèse du poème se déploie
je ne sais plus,
privé de l'aire illimitée
des pages immaculées
où mes yeux sont à l'écoute de la voix
modulée par mes doigts,
ni quoi faire ni surtout
où aller.

EN dehors de soutirer
de la page vierge sacrifiée
le vide qu'en moi j'y vois
ma plume n'y récolte rien
qui puisse contrebalancer l'histoire
de la pensée blanche qui s'éternise sur l'écritoire,
si bien que les extravagances qu'elle avance
au petit bonheur la chance
s'avèrent être incapables d'être infidèles
à l'attraction du vide qui m'inspire,
car c'est autour du puits sans fond
des silences de mon enfance
que tourne la rime rebelle
qui musique les ritournelles
sans lesquelles chacun de mes âges
ne connaitrait son délire.

DE nécessaire,
la page blanche étant devenues salutaire
au cheminement de mon esprit qui se réjouit
quand le déversement d'une prose aventureuse
canalisé par la rime rigoureuse
réussit sous mes yeux,
dans un tour de main astucieux,
à ce que réapparaisse le vide blanc de la page
dans une image dépourvue de relief
mais, comme le temps de cette illusion est bref,
mon esprit irradié par cette dernière pensée
s'évanouit dans un vide inexploré
qui à l'infini ne varie.

LES feuilles de papier
raturées, déchirées, brûlées
de ne trouver dessous une pensée limpide
la transparence créatrice du vide,
ne découragent mes doigts d'affronter
le silence de la page blanche
qui, du fait de sa persistance,
est devenu ce que je pense
et, comme d'un savoir échafaudé je n'ai pas l'assise,
mon ouvrage repose sur cette vantardise.

SANS le vide de la page blanche qui s'impose
pour ajourer le corps des lettres et séparer les mots
puisque ceux-ci ne sont scandés par mes lèvres closes
mais par l'écoute des rimes qui jalonnent les traces
par où repasse mon esprit qui ne se lasse
de ressasser cette déraison
de transposer le silence
de mon esprit qui pense
dans un effort qui sera confirmé
par la justesse du son
comme pour une chanson.

SANS avoir été cet enfant qui s'attardait
dans le silence qui le rattrapait
après chaque rime désuète qu'il alignait
et qui, tant qu'une pensée farfelue
ne ressortait du brassage des bribes décousues,
déjà oubliait d'être, réussirais-je,
en moulinant comme une crécelle
le vide obsédant de ma ritournelle,
à enchaîner sur des pages blanches
les litanies d'un rituel
qui ramènent mon esprit
à ses premiers oublis de la vie ?

COMME je méconnais,
avant de l'entreprendre,
la tournure de la phrase qui bouclera
sur la pensée obtenue en écoutant sa venue,
je me désencombre de l'idée reçue
que le vide de la page nue peut être perçu
sans avoir été préalablement conçu,
car ce n'est que lorsque ma plume rebelle
sculpte une forme nouvelle
à une absence de contenu
qu'elle atteint son but.

NE sachant quel vide
de la page blanche ou de moi-même
s'ajoutera à mon poème j'attends,
et dès lors que les ratures ne censurent
les strophes aux tournures de belle allure
qui veillent à ce que l'effort de brandir sa détresse
ne soit rattrapé par la paresse,
que des rimes diligentes enchantent
une prose indigente
qui, tant que sur la page elle le reste,
dans le même état me laisse.

MON esprit ayant acté que,
privé d'une rame de papier,
son hébétude ne serait enjambée
par les rimes bancales
d'une vacuité qui s'étale
je ponctue, la plume à la main,
sur le chemin blanc des pages d'un retour au rien
une entêtante prosodie qui me poursuit
tant que la monotonie et le manque d'entrain
ne repoussent au lendemain
le point final du silence
au travers duquel je pense.

PARTIE d'une plage de silence en quête de sens
l'écoute de mes yeux dérive
dans le flot sonore des mots qui m'arrivent
car ce n'est qu'en s'arrimant à la rigueur des lois
de la rime d'autrefois
que s'entrevoit la cohérence qui se déploie
et que mon esprit,
pris par son effort d'aller
à la rencontre d'une pensée,
ne s'écarte de la trace
où le silence s'enrichit du vide conquis
si bien que, de pages sillonnées en pages biffées,
se sont mes doigts qui baladent ma voix.

COMME c'est la dextérité de mes doigts
qui supplée l'incapacité de mon esprit à intuiter
la pensée dont le contenu ne soit déjà formulé,
sans l'insistance à soustraire le silence
d'une perpétuelle ignorance
d'un chaos de mots qui n'en dit mot,
la strophe structurée n'ouvrirait,
dans le vide affronté de la page blanche
que ne pénètre ma voix,
une voie pour mes yeux.

DEPUIS que j'écoute avec les yeux
les silences de ma voix
débroussaillés par mes doigts,
sur des feuilles de papier s'accumulent
des formules qui spéculent
sur le vide salvateur de l'aire vierge des pages
sur lequel s'appuie la vanité de mon ouvrage,
pour autant que soient mêlées
aux poignées de mots déversés
les rimes dont les phonèmes se lient
pour que soit entendue la folie qui se lit
qu'après avoir acquis une tournure fluide
en tournant en rond dans le vide.

POUR un mot de travers je m'attaque
à la phrase tordue qui me cherche
car, tant que la volonté de réécrire
avec les mots de son bagage
l'emporte sur la déception de relire
les tentatives de ficeler
la pensée qui ne cesse de tourner
autour de la mémoire effacée de mon histoire
dont mon esprit ne se sépare
que pour laisser sa place à la nuit noire,
ma page blanche restera, faute de mieux,
quotidiennement sous mes yeux.

POÈTE constamment mis en échec
par la difficulté de la lettre
je me réjouis néanmoins,
l'esprit empêtré dans les boursouflures
d'une écriture que je triture,
d'affronter dans cette entreprise
le vide illimité des pages blanches
que, ni le savoir spéculé,
ni la bêtise avérée,
n'épuise.

APRÈS avoir traversé avec peu d'instruction
d'indécents poèmes en prose qui en conservent la trace,
mon geste s'aventure dans une écriture qui resterait obscure
si, au fil des mots, ne s'articulait une équivalence
entre le savoir acquis et l'espace vierge conquis
sur laquelle, page après page, s'appuie mon esprit
dès lors que mon histoire ne se clarifie
dans la chambre noire de ma mémoire
mais dans le vide blanc des pages
qui invite les silences de mon hébétude
à se transmuer en son étude
patiemment brodée avec les rimes croisées.

CE poème laborieux qui ne réclame,
ni la maîtrise de la rime qui aiguillonne
la phrase brouillonne,
ni celle des titres en belles pages des pauses
dans une interminable prose,
mais l'aire vierge de la feuille de papier
où se prolonge la trace
par où l'incomplétude de mon esprit repasse
pour s'enquérir du contenu imprévu
de la strophe qui ne serait advenue
si le vide blanc des pages n'était dans l'attente
d'arraisonner une pensée mouvante.

LA pensée évanescente qui plane
sur l'aire vierge de la page nécessaire
au rassemblement des mots de mille manières
se profile à mesure que l'écoute de mes yeux fredonne
les rimes qui sonnent dans une strophe qui m'étonne
pour autant que les raturages
n'épuisent les mots usés de mon bagage
et n'entrainent mon esprit balourd
à renoncer à la pensée dont le cours
se perd dans le flot ininterrompu du langage.

LOIN des ouvrages où se bousculent
les représentations du monde
que certains conçoivent pour mieux le parcourir,
je m'en tiens à sillonner l'aire vierge des pages
pour approfondir au terme de nombreux passages
le vide créateur des énoncés qui le fondent
et comme sous mes doigts de rimailleur
les ratures abondent,
ne peut-être quantifié l'espace vierge requis
pour que, le temps d'une seconde,
brille une pensée féconde.

EN ourdissant ce stratagème
d'intégrer le vide attracteur de la page blanche
dans l'avènement du poème
se retrouve inversé le flux des pensées
qui émergent à mesure que les phonèmes
des mots confusément déversés,
modulés par les rimes chantantes
des tournures exigeantes,
laissent entendre des formules qui postulent
que la voix tissée par mes doigts
que l'écoute que mes yeux voient
s'est au vide illimité que je la dois.

COMME mes arguties
sur le vide créateur de la page blanche varient
à mesure que l'écoute insatisfaite de mes yeux les modifie
dois-je en conclure, plumitif d'une culture
où la vie de l'esprit est régie par l'écriture,
que l'espace vierge des pages contribue,
en ne limitant le polissage du poème,
à ce que le signifié des phonèmes
s'agence sous nos yeux
en un corpus mélodieux,
comme le merveilleux
scelle le mystère des cieux.

CONVAINCU que plus la forme est concise
plus grande est la surprise que les yeux lisent,
je ne cesse de rabouter la tournure tortueuse
de la strophe boiteuse
pour en soutirer cette évidence
que sans l'aire vierge des pages
ne se ferait le polissage de mon verbiage
et que les pensées fluides
sur la nécessité du vide
resteraient confuses sur ma langue
et diffuses dans mon esprit.

COMME l'argile de l'amphore tourne,
sous les doigts du potier,
autour du vide qui la fait naître
pour contenir dans un galbe épuré
le parfum suranné de l'élixir évaporé,
chaque nouvelle strophe reprend sur le papier
le contenu de la précédente pour que le "rien"
que le poète désillusionné s'épuise à distiller
dans des pensées alambiquées
dont la forme ne repose sur aucun fond
puisque, sous sa main de plaisantin,
le déversement de ce radotage
sur l'attraction du vide blanc des pages
ne rime à rien.

POÈTE
grâce aux verres grossissants de mes lunettes
me laisserais-je quotidiennement aspirer
par le vide attracteur d'une page blanche
si mon corps n'acceptait,
pour une vie de l'esprit,
de se désincarner dans l'écrit.

ET si,
de répondre à l'appel du vide créateur
que génère en moi une page blanche,
la singularité de ma pensée ne résultait pas ?
Abandonné à ce désarroi
le plus sage ne serait-il pas
en faisant vœux de silence, d'effacement et d'oubli,
de renoncer à la tyrannie de cette poésie
qui, tant que ne s'entend la mélodie
de la lyre qui vous ravit
dans la strophe qui séduit,
n'expose le motif de cette lubie
de toucher avec ses doigts
le miracle ou la rime
sur la page ranime
la mémoire effacée d'une vie
passée sous silence dans l'écrit.

JE ne cherche plus à être le poète
pour qui sa pensée ardue,
sans le support d'une page blanche,
resterait tue,
puisque la trace d'aucun écart
entre l'image que je vois
et le vide en moi ne se déploie
pour que, dans la vie, tu ne sois pas,
bats mon cœur bats mon cœur bats…

ET que la page en attente
d'une pensée redondante
sur le vide créateur
de mon labeur
reste blanche.

*poème relu et modifié, le samedi 21 juin 2025.*

*à propos*

Ouvrage numérique édité aux dépens d'un amateur en vu d'un usage strictement personnel et non marchant.

Les droits d'auteur sur le poème :
*"Le chemin de la page"*, sont réservés.

La mise en page numérique de cet ouvrage a été effectuée par l'**Atelier Nulpar** à Rezé.

➤ Pour me contacter

➤ Pour une visite de mon site internet

➤ Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements